26

Tendre repas

Elle parcourait d'un œil distrait l'édition du dimanche de sa feuille de chou régionale en s'attardant sur la page cuisine espérant y dénicher de nouvelles astuces pour agrémenter les menus de son restaurant 3 étoiles, lorsque son regard tomba sur cet entrefilet : « La récolte de fleurs de crocus Sativus vient de commencer …»

Elle se décida donc pour le safran. Pour cette poudre magique qui colore trop, qui coûte trop. En servir très peu, et gagner beaucoup d'argent, avec des clients prêts à payer un maximum en mangeant un minimum, je la reconnais bien là ! Un repas entièrement jaune ! Jaune pour jeûner ! Safran, ça sonne comme Satan… Bien sûr, elle m'a servi les restes, dimanche soir. Pourtant, elle le sait, je n'aime pas le safran.

Comme elle a tenté de me faire jeûner un dimanche de Pâques, comme elle a vu que ça ne m'avait pas plu, elle a culpabilisé.

Au menu de mes quinze ans, en ce lundi férié ? Du Jésus en entrée ! Je n'aurais pas du, bien sûr. Le diamètre d'une seule tranche est à lui seul un blasphème. Puis ce fut l'agneau pascal. Ah ! L'idée de manger une bête bêlante qui porte un prénom ! Même le Saint-Emilion a versé son sang dans mon verre : c'était la première fois, je le jure, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ! Je n'ose même pas me souvenir que c'est ma main qui a tranché la charlotte aux fraises.

J'ose si peu que je ferme les yeux. Et j'entends :

- *" En douterais-tu, ma chère ? Je suis un ogre, un vrai ! "*

- **" Quelle farce inventes-tu encore ? Est-ce à cause de ton embonpoint ou de ta boulimie légendaire ? ... Allez ! D'accord, je te crois, je fais comme si... J'accepte les rôles, tu es un ogre et moi une sorcière ! "**

Le serveur hoche la tête, et sa barbe, très longue, blanche et fournie, en frémit. Il pose, sur la desserte, une soupière où flottent encore quelques feuilles hachées de cresson et de très petits croûtons roussis qui fleurent bon l'ail.

Enjouée, elle a décrit ses oeuvres avec le plaisir rageur de la lutte victorieuse, mais conserve encore un peu de retenue. Lui, il hésite, à mi-chemin entre la réserve et l'aveu. Il suffit d'un geste pour tomber les masques, pour un pat honorable sur le damier noir et rouge de la nappe et donc pour un pacte profitable ! Mais il n'est pas sûr, pas tout à fait.

Le serveur a emporté les plats, les assiettes et les couverts. Le chevreuil et le Médoc ont succombé au silence masticateur de leurs appétits aiguisés. Quand le tonnerre ne gronde pas, dehors, la meringue du vacherin craque maintenant sous les canines en or de l'homme. Par jeu, la femme pianote de ses ongles très longs, très rouges, contre la coupe de champagne où le reflet des éclairs trace des serpents fugitifs. La complicité de la nuit à venir, l'apparente maturité de leur relation s'expriment par des sourires sans équivoque. C'est elle qui aborde le sujet plus directement :

- " Connais-tu "Psychologie des contes de fée" de Bruno Bettelheim ? La version officielle... et le grimoire correspondant ?

Il répond, comme à un mot de passe :

- *" Heureusement qu'il existe de tels écrits pour démystifier les légendes et... mystifier les humains ! "*

En couple libéré, ils ont convenu par avance que chacun paierait sa part. Elle demande la note. L'un et l'autre sentent qu'il faut faire le premier pas, discret mais irrémédiable.

Le serveur dépose la coupelle de bronze sur la nappe, à la place des miettes qu'il a balayées avec un petit appareil mécanique rehaussé d'un dragon en ronde-bosse. Le tout ponctué d'une succession de soupirs plus insistants les uns que les autres.

Trop occupé sans doute, le moustachu bedonnant n'y prête aucune attention, touche son oeil droit, son oreille gauche et le bout de sa langue. Au milieu de la coupelle de bronze, sur la note, deux billets de cinquante euros fleurissent spontanément dans un froissement de cellulose et d'encre surgi de nulle part.

La femme, impassible, extirpe de son sac en peau de lézard mordoré, un long fume-cigarette à l'embout duquel elle fixe un tabac étranger qu'elle allume très vite, en expirant la fumée vers la table dont la nappe devient immédiatement noire. Quand le nuage léger bleuté parfumé atteint la coupelle, les billets sont soudain quatre.

Le serveur qui s'est tenu à l'écart, maugrée :

- " Je m'en doutais ! "

Il surveille les deux lascars depuis le début du repas, à cause des bottes de l'homme et du balai que la femme a discrètement laissé au vestiaire en arrivant.

Il attendait le flagrant délit. Surgissant de l'ombre, il marmonne dans sa barbe blanche trois ou quatre syllabes magiques.

Lorsqu'il claque par deux fois dans ses mains, l'homme et la femme qui ont pignon sur rue, disparaissent. Dans la bibliothèque du salon d'accueil, une page d'un livre de contes

frissonne légèrement, traversée d'un halo fluorescent, juste le temps que le balai s'y désintègre à son tour.

Le serveur bougonne pour lui-même :

- " Hum ! Si je n'intervenais pas pour purger ce vingtième et unième siècle de pareils mécréants... ! "

Il téléphone à l'inspection du travail pour dénoncer, anonymement, un boutiquier, une pharmacienne, dont les comptes sont remplis de calculs prémédités, de chiffres cabalistiques, d'opérations chirurgicales et de bilans assassins.

Il a failli ajouter que le premier, grimé, glanait son gibier à la sortie des maternelles, profitant du retard des nounous, et que la seconde, après un stratagème identique, passait aux fours ses proies nappées de sirop d'érable.

Un dernier soupir. Il empoche les quatre billets, regrettant malgré tout l'absence de pourboires.

Quelle idée d'aller déjeuner à l'enseigne " Chez Merlin ", quand on est un ogre, quand on est une …

Sorcière ? C'est comme ça qu'ils m'appellent, les garçons, au lycée. Parce que j'ai un an d'avance, des livres partout et presque toujours la bonne solution. Dans tous les matières scientifiques. Et les bons mots en matières littéraires. Et les yeux fixes, presque exorbités, quand j'écoute les professeurs. Comme s'ils me servaient d'oreilles et d'antennes, pour tout capter. Même pendant une sieste ?

C'est parce que je cache mes vraies oreilles, immenses, laides rouges, fripées, sous un casque de cheveux authentiquement rigides comme du crin.

Je me réveille. Je ne suis, hélas, pas métamorphosée, malgré le gavage.

C'est ça. J'ai fait la sieste, coincée sur la balancelle, entre parrain et marraine. Entre deux restaurateurs. D'amour ?

Ils ronflent encore. Haleines chargées. S'ils ont investi mon rêve, comme ça, sans rien me demander, c'est grave.

J'ai peut-être peur d'eux ? Ou peur de leur ressembler. Les bons vivants font de méchants dormeurs, qui grincent des dents, ruminent, grommellent. Ils ont des bouffées de gaz, des rougeurs sur les joues.

J'ai peut-être peur des adultes, des mâles qui me regardent mal, et des femmes avec le visage convulsé de jalousie parce que les rides, de régime en régime, se

multiplient. Et les bourrelets, et la peau d'orange. De quoi devenir une grosse épluchure.

Peur de manger comme eux, des années durant. Il paraît que le temps cumulé de mastication, sur toute une vie, c'est… C'est horrible ! Et celui de digestion, de défécation !

J'ai peur de n'être qu'un tube digestif amélioré. Avec des plaisirs de rots et de pets et des pensées de bête féroce, pour mordre ceux qui m'embêtent.

Frissons, je me réveille, la balancelle est à l'ombre maintenant.

Ma tante va se réveiller, sa première phrase sera : « qu'est ce que tu veux pour ton goûter ? »

Après le premier bâillement, en s'étirant, mon oncle tendra les bras vers le jardin et s'exclamera : « As-tu vu la rhubarbe ? Les fleurs du cerisier, et celles des fraisiers ? Ca va en faire, des pots de confiture ! »

Je ne dirai rien, je suis leur invitée. Il m'a offert une robe, fendue sur le côté, pour danser. Merci. Dernière collection ? Non, un invendu des soldes de son frère. Elle, chez sa sœur, a pillé le stock de produits de beauté retirés des étagères, pour moi. Merci. Elle n'a pas enlevé les emballages, avec le délai de péremption dépassé. « Mais, tu sais, ma petite, c'est encore tout bon ! »

Finalement ce qu'ils me donnent de meilleur, c'est sur la table. Ils m'aiment comme ils mangent, à heure fixe, jusqu'à l'indigestion.

Parce que ma mère célibataire travaille de nuit, m'embrasse sur le palier et me nourrit de conserves et de congelés, c'est eux qui me fournissent, me nourrissent. Je ne parle pas de tendresse.

Qui est le Merlin de mon rêve ? Le lutin que je coinçais entre mon pouce et ma joue, pour m'endormir ? Un souvenir du père que je n'ai jamais vu ? Un homme promis par l'horoscope ?

Qu'est-ce qu'il mange ? Du cœur, du muscle ou de la cervelle ? Ou simplement de la langue ? Va-t-il me soûler de mots ?

C'est décidé, pour mes seize ans, tant pis pour ma mère, tant pis pour tous, je serai têtue, laide, méchante, implacable, une vraie sorcière, d'âme et de corps : je serai anorexique.